



Le grand chantier haussmannien

Paris au XIX^e siècle connaît une transformation complète, à la fois de son paysage et de sa structure urbaine. La croissance démographique fait passer la capitale d'un million d'habitants vers 1835 à deux millions vers 1870, trois millions en 1885 et peut-être quatre en 1900. Ce surplus de population vient en grande partie de la province et s'entasse d'abord à l'intérieur de l'ancien mur des Fermiers généraux avant de déborder vers les faubourgs et la banlieue. En 1860, Paris doit d'ailleurs être agrandi et compte désormais vingt arrondissements, à peu de chose près ceux que nous connaissons aujourd'hui. Ses nouvelles limites intègrent d'anciens villages, comme Passy, Montmartre, Belleville ou Vaugirard. Le paysage urbain lui-même se métamorphose, à la fois spontanément, à cause de la croissance démographique, et du fait d'une politique volontaire d'urbanisme : Notre-Dame, le Palais de justice et l'Hôtel de Ville sont dégagés du fouillis d'habitations qui les enserrait jusqu'alors, les mesures sont rasées, la Préfecture de police est construite, l'Hôtel-Dieu est rebâti, des voies nouvelles sont créées, bordées de trottoirs, comme le boulevard de Sébastopol, artère type inaugurée en 1858 par l'empereur, et qui fait partie de la grande croisée est-ouest / nord-sud, inspirée du *cardo* et du *decumanus* antiques. Zola fait de ce nouveau Paris à la fois l'espace privilégié de certains de ses romans et un personnage à part entière.

Là-bas, du côté des Halles, on a coupé Paris en quatre. Oui, la grande croisée de Paris, comme ils disent. Ils dégagent le Louvre et l'Hôtel de Ville. Quand le premier réseau sera fini, alors commencera la grande danse, le second réseau trouvera la ville de toutes parts pour rattacher les faubourgs au premier réseau. Les tronçons agoniseront dans le plâtre... Une entaille là, une entaille plus loin, des entailles partout. Paris haché à coups de sabre, les veines ouvertes...

La Curée, p. 113-114

J'aime d'amour les horizons de la grande cité.

Critique du peintre Jongkind, 1872, *Mélanges*, OC, p. 86-87

Un « système » urbanistique

Les trois réseaux

L'aménagement de la capitale va se dérouler en trois temps qui se traduisent, dans l'espace parisien, sous la forme de trois « réseaux ».

Le premier réseau (« la grande croisée de Paris, comme ils disent ») est réalisé de 1854 à 1858 à l'instigation de l'empereur lui-même qui en donne l'impulsion, selon le témoignage d'Hausmann dans ses *Mémoires*. Il s'agit de désenclaver le centre en réalisant une grande croisée nord-sud et est-ouest. Napoléon III aurait « conçu une carte de Paris sur laquelle on voyait tracé par lui-même en bleu, en rouge, en jaune et en vert suivant leur degré d'urgence les différentes voies nouvelles qu'il se proposait de faire exécuter ». La grande trouée nord-sud, de la Villette à la barrière d'Enfer (actuelle place Denfert-Rochereau), est réalisée par la percée du boulevard de Sébastopol, alors appelé boulevard de Strasbourg, inauguré en 1858 et prolongé sur la rive gauche par le boulevard Saint-Michel. La grande percée est-ouest est quant à elle bien incomplète puisqu'elle ne concerne que la rive gauche avec le boulevard Saint-Germain.

« Le second réseau trouera la ville de toutes parts pour rattacher les faubourgs au premier réseau » (*La Curée*, p. 113). De nouveaux boulevards (boulevard du Port-Royal, boulevard du Prince-Eugène – actuel boulevard Voltaire –, boulevard Saint-Marcel) permettent une circulation concentrique avec l'objectif premier

Qui est Haussmann ?

Georges Eugène Haussmann (1809-1891) se rallie à Louis Napoléon Bonaparte dès 1848 : préfet de la Gironde en 1851, il y fait triompher le coup d'État, ce qui lui vaut d'être nommé préfet de la Seine dès 1853. En poste pendant seize ans, il se voue à la transformation du paysage urbain de la capitale (le terme « haussmanniser » date de 1892) et s'entoure de techniciens de valeur dont deux polytechniciens, ingénieurs des Ponts et Chaussées, Belgrand (1810-1878) et Alphand (1817-1891). Il reste en fonction jusqu'en janvier 1870, date à laquelle il est contraint de démissionner sous la pression d'une coalition de mécontents (des proches de l'empereur comme Rouher, des députés de province, des opposants républicains).

de relier les gares parisiennes entre elles. Le résultat est en fait bien médiocre ; seules les gares du Nord et de l'Est sont aisément accessibles de l'une à l'autre. La gare Montparnasse est quant à elle très mal raccordée au centre du fait d'une mauvaise conception de la rue de Rennes : si son tracé avait été poursuivi tout droit vers la gare du Nord, il aurait entraîné la destruction de l'Institut et d'une partie de la colonnade du Louvre.

« Il y aura un troisième réseau [...] celui-là est trop lointain, je le vois moins, [...] mais ce sera de la folie pure, le galop infernal des millions, Paris soulé et assommé » (*La Curée*, p. 114). Le troisième réseau enfin, le plus onéreux, vise à ouvrir Paris sur les 18 communes des faubourgs annexés en 1860. La capitale a alors doublé sa superficie en empiétant sur l'espace compris entre l'ancien mur des Fermiers généraux et les fortifications datant de 1841-1845. De nouveaux boulevards sont créés (boulevard Arago, boulevard de Grenelle) sur l'enceinte du XVIII^e siècle, détruite, et la population parisienne passe de 1 million à 1 696 000 habitants. Il s'agit de donner de l'espace à la capitale par de larges « entailles », tout en édifiant des monuments urbains dignes d'une capitale européenne.

Ainsi du nouvel Opéra conçu par Charles Garnier en 1861 et inauguré en 1875. Sa construction est décidée par décret impérial sur un emplacement choisi par Haussmann lui-même, ce qui contribue à accentuer le glissement des activités vers l'Ouest parisien.

La masse énorme et sombre de l'Opéra faisait penser à un vaisseau démâté, la carène prise entre deux rocs résistante aux assauts de la tempête.

Une page d'amour, p. 288

Des bois périurbains sont aménagés : le bois de Boulogne, théâtre de la parade du tout-Paris, est cédé par l'État à la Ville à condition que celle-ci y réalise d'importants travaux d'aménagement, comme ces imposantes allées cavalières aux courbes majestueuses et la plantation de plus de 400 000 arbres.

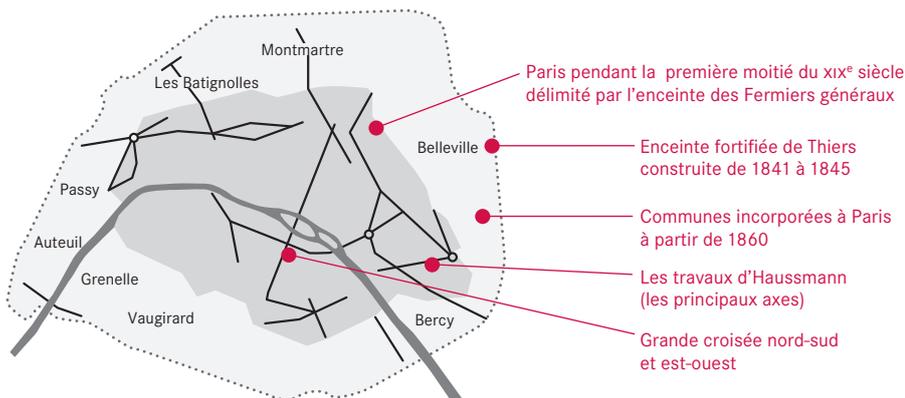
Ce coin de nature, ce décor qui semblait fraîchement peint, baignait dans une ombre légère, dans une vapeur bleuâtre qui achevait de donner aux lointains un charme exquis.

La Curée, p. 42-43

Les hauteurs de Passy. Dans *Une page d'amour*, Paris devient un personnage à part entière, dont la description rythme à cinq reprises l'ensemble du roman.

Dès ma vingtième année, j'avais rêvé d'écrire un roman dont Paris, avec l'océan de ses toitures, serait un personnage, quelque chose comme le chœur antique.

Une page d'amour, lettre préface à l'édition illustrée de l'œuvre, publiée en 1884



Le quartier de la place Gaillon, à proximité de l'Opéra. Zola y situe l'action de *Pot-Bouille*, le roman de la petite bourgeoisie, ainsi que celle de son « roman sur les grands magasins », *Au Bonheur des dames*. On y voit en particulier le percement de la rue du Dix-Décembre (1848, date de l'élection de Louis Napoléon Bonaparte à la présidence de la République), devenue la rue du Quatre-Septembre (1870, date de la proclamation de la république).

C'était à l'encoignure des rues Neuve-Saint-Augustin et de la Michodière, un magasin de nouveautés dont la porte s'ouvrait sur le triangle étroit de la place Gaillon.

Au Bonheur des dames, p. 15

Le quartier des Batignolles. Situé à proximité de la place de Clichy, c'est le quartier des artistes. Zola y habite une grande partie de sa vie et y situe de nombreux épisodes de *L'Œuvre*. On y trouve le fameux café Guerbois, transformé en « café Baudequin » dans le roman, lieu de rendez-vous des peintres, critiques d'art et journalistes.

Le café Baudequin était situé sur le boulevard des Batignolles à l'angle de la rue Darcet.[...] La bande [...] s'y réunissait régulièrement le dimanche soir.

L'Œuvre, p. 143

Le quartier de la Goutte-d'Or, faubourg de Paris au-delà de la barrière Poissonnière, devient alors un quartier populaire du nord de Paris. Zola y situe l'intégralité de *L'Assommoir*, le « roman du peuple ».

Ce quartier, où elle éprouvait une honte, tant il embellissait, s'ouvrait maintenant de toutes parts au grand air. [...] Sous le luxe montant de Paris, la misère du faubourg crevait et salissait ce chantier d'une ville nouvelle, si hâtivement bâtie.

L'Assommoir, p. 428-429



Les espaces verts

Plus de 1 800 ha d'espaces verts vont être créés dans la capitale par l'ingénieur Alphand, auquel Haussmann confie également la tâche de planter des arbres sur toutes les nouvelles artères de plus de 20 m de large. Des parcs intra-muros sont ainsi créés : le parc Montsouris, les Buttes-Chaumont, construites sur les collines de gravats provenant des démolitions, et le parc Monceau, « plate-bande nécessaire de ce Paris nouveau » (*La Curée*). Dans *La Curée*, Aristide Saccard est un financier qui profite de la politique de grands travaux de l'Empire. Il se fait construire un splendide hôtel particulier en bordure du parc Monceau.

Un mobilier urbain unifié est également mis en place : bancs, grilles des parcs et des jardins, kiosques, lampadaires équipent les nouvelles artères et les jardins publics.

Les soirs d'été, lorsque le soleil oblique allumait l'or des lampes sur la façade blanche, les promeneurs du parc s'arrêtaient, regardaient les rideaux de soie rouge drapés aux fenêtres du rez-de-chaussée ; et, au travers des glaces si larges et si claires qu'elles semblaient, comme les glaces des grands magasins modernes, mises là pour étaler au-dehors le faste intérieur, ces familles de petits-bourgeois apercevaient des coins de meubles, des bouts d'étoffes, des morceaux de plafonds d'une richesse éclatante, dont la vue les clouait d'admiration et d'envie au beau milieu des allées.

La Curée, p. 53

Les grands aménagements

Les travaux de captage des eaux sont confiés à l'ingénieur Belgrand : des aqueducs permettent d'approvisionner la capitale en eau potable. Les eaux de la Dhuis sont ainsi amenées jusqu'au réservoir de Ménilmontant par un aqueduc long de 131 km et alimentent tout le Nord, alors que le Sud reçoit les eaux de la Vanne qui arrivent au réservoir de Montsouris par un aqueduc long de 140 km. Un réseau hiérarchisé de près de 600 km d'égouts se met en place. Ils aboutissent à la Seine en aval d'Asnières.

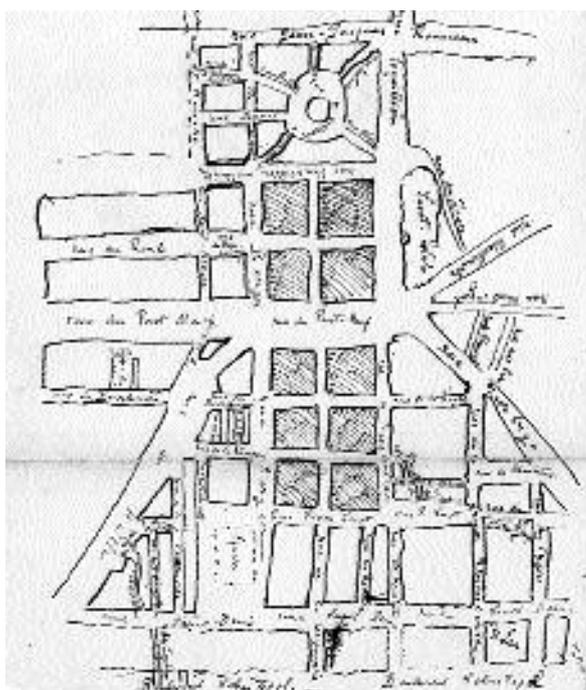
Les Halles

Près de 300 maisons sont détruites pour laisser la place aux nouveaux pavillons érigés par Victor Baltard. Napoléon III intervient pour conseiller l'emploi du fer et du verre, peut-être sur les conseils de Viollet-le-Duc : « Ce sont de vastes parapluies qu'il me faut, rien de plus », et l'architecte est contraint de se plier à ses désirs en renonçant à la pierre. Les Halles sont achevées en 1874 et Zola y situe l'intégralité de l'action du *Ventre de Paris*.



Ils entrèrent sous une des rues couvertes, entre le pavillon de la marée et le pavillon de la volaille. Florent levait les yeux, regardait la haute voûte, dont les boiseries intérieures luisaient, entre les dentelles noires des charpentes de fonte. Quand il déboucha dans la grande rue du milieu, il songea à quelque ville étrange, avec ses quartiers distincts, ses faubourgs, ses villages, ses promenades et ses routes, ses places et ses carrefours, mise tout entière sous un hangar, un jour de pluie, par quelque caprice gigantesque. L'ombre, sommeillant dans les creux des toitures, multipliait la forêt des piliers, élargissait à l'infini les nervures délicates, les galeries découpées, les persiennes transparentes ; et c'était au-dessus de la ville, jusqu'au fond des ténèbres, toute une végétation, toute une floraison, monstrueux épanouissement de métal, dont les tiges qui montaient en fusée, les branches qui se tordaient et se nouaient, couvraient un monde avec les légèretés de feuillage d'une futaie séculaire.

Le Ventre de Paris, p. 67



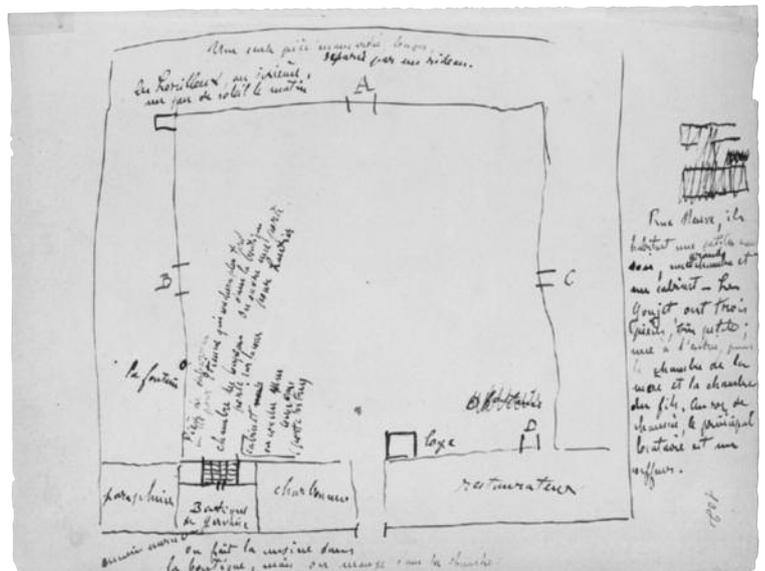
Émile Zola, *Plan des Halles*, dossier préparatoire pour *Le Ventre de Paris*, BNF, Manuscrits, NAF 10335, f. 135

L'immeuble haussmannien

La rue du Quatre-Septembre, percée sous Haussmann, éclairée par le nouveau système de « gaz perfectionné » (1879) BNF, Estampes, Va 236 e

Place aux riches!

Véritable « monument » urbain, dont le gabarit et l'apparence sont désormais unifiés, l'immeuble haussmannien comprend généralement cinq étages, entresol compris, surmontés d'un sixième étage mansardé, réservé au personnel de service. La modernité et le confort sont de règle : eau courante et « gaz à tous les étages », comme le signalent les panneaux à l'entrée. Le règlement de 1859 établit désormais un rapport entre la hauteur de l'immeuble et la largeur de la rue, qui doivent être identiques. À l'intérieur, le principe d'uniformité domine et les appartements se ressemblent tous d'un étage à l'autre. La ségrégation verticale, qui opposait les étages « nobles » du premier et du deuxième aux étages roturiers du troisième et du quatrième, laisse la place à une ségrégation horizontale, entre la rue aux façades de pierre de taille et la cour en brique, ou entre quartiers bourgeois à l'Ouest, et quartiers populaires à l'Est, au Sud et au Nord.



Côté cour

Un terrible bruit s'en échappa. La fenêtre, malgré le froid, était grande ouverte. Accoudées à la barre d'appui, la femme de chambre noire et une cuisinière grasse [...] se penchaient dans le puits étroit d'une cour intérieure, où s'éclairaient face à face les cuisines de chaque étage. Elles criaient ensemble, les reins tendus, pendant que, du fond de ce boyau, montaient des éclats de voix canailles... C'était comme la déverse d'un égout : toute la domesticité de la maison était là à se satisfaire. Octave se rappela la majesté bourgeoise du grand escalier.

Pot-Bouille, p. 9

Côté rue

Au premier, des têtes de femmes soutenaient un balcon à rampe de fonte très ouvragée. Les fenêtres avaient des encadrements compliqués, taillés à la grosse sur des poutres; et, en bas, au-dessus de la porte cochère, plus chargée encore d'ornements, deux amours déroulaient un cartouche où était le numéro, qu'un bec de gaz intérieur éclairait la nuit.

Pot-Bouille, p. 6

